

LA PUTE DES
HÉRÉTIQUES

André Quion-Quion

La Pute des
hérétiques

*Ombre d'Histoires
martiniquaise*

Roman

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

LA PUTE DES HÉRÉTIQUES

Je suis né ici, en Martinique, un matin de l'année 1740. On m'appelle Joseph. Quand j'étais petit, ma mère m'appelait Béate, mon premier prénom, mais je ne me connais pas de patronyme. Le nom de mon père, celui qui devrait se trouver sur le registre paroissial, a été omis, je ne sais pas pourquoi. Peut-être ma mère a-t-elle eu peur que des mauvais esprits ne s'en emparent? Ou peut-être est-ce le fait de M. Prunes, le propriétaire du domaine, qui l'a affranchie par lettre testamentaire depuis? Ou celui du père Martel, le curé du quartier de Basse-Pointe?

Celui-là, maman l'aurait fait cuire sans aucun remords dans une marmite pour le donner au diable. C'est cet ecclésiastique, elle me l'a raconté, qui a forcé le sieur Courtois de l'habitation voisine à vendre mon père à un corsaire anglais sous prétexte de sorcellerie. Papa passait presque tous les jours devant le presbytère pour aller cueillir des feuilles de corossol et d'olivier dont il me faisait un bain de feuillage pour apaiser mes coliques de nouveau-né. C'était là toute sa sorcellerie.

Hélas, je ne l'aurai point connu. Peut-être était-il de la race des nobles lévites qui aiment leur prochain comme eux-mêmes, ou un descendant du roi d'Ardra (Allada), martyr du christianisme nationaliste et matérialiste des Européens?

En fait, je crois que le petit curé n'aurait pas dédaigné participer à l'élaboration de ma généalogie. Éva, ma mère, possède un visage paré d'innocence monté sur un cou de gazelle et un corps comme une amphore, avec de belles fesses créoles moulées à la manière des deux mornes du Nord¹. Un train porteur digne des lutteurs sénégalais. Et avec quel génie il agite son *bonda maté*² ! La simple marche l'exalte jusqu'à la frénésie, et il vous pulvérise en deux temps trois mouvements la vertu d'un homme pieux...

Mais ce n'est pas à moi de tenir de tels propos sur la morphologie de ma souche, qu'est-ce qu'on dirait de moi ? Ah, le vilain concupiscent, là !

Pourtant, je sais que l'homme ne vit pas seulement de pain et de chair, et je sais aussi que la chair, lorsqu'elle n'est pas nourrie de l'esprit de l'univers, vous fait devenir populiste, raciste, intégriste, anti-christ, sans cœur, pour finir en pharaon dieu. Les pharaons dieux ne connaîtront ni ne comprendront jamais cette béatitude :

Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

Et aussi :

Ceux qui vivent selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair, ceux qui vivent selon l'esprit s'affectionnent aux choses de l'esprit.

En vérité, toutes les esclaves de l'habitation Prunes étaient belles et sensuelles. Ce n'était pas comme chez Courtois, l'habitation au bout de la route qui donne sur la mer, où les femmes étaient sévères. Chez nous, elles avaient des lèvres pulpeuses, luisantes, qui appelaient à la volupté. Il était conseillé de garder les yeux fermés pendant la récitation du *Je vous salue Marie*, de

1 – Le Grand et le Petit Jacob.

2 – « Belles fesses ». C'est aussi le nom d'un coutelas.

peur de profaner la Vierge en se laissant aller au libertinage visuel avec d'autres vierges prochainement pécheresses... À la tombée du jour, quand, après avoir allumé les flambeaux, on criait vers la montagne complice et que celle-ci répondait en longs trémolos, c'était signe de flirt. Les Noirs gardent au cœur la croyance aux dieux multiples et la conscience des symboles du Dahomey. Ainsi, ceux qui pratiquaient la langue sifflée ou sifflée articulée multipliaient les conquêtes et laissaient les autres dans la pénurie. Mais ce mode de communication insupportait le curé Martel, et son irruption, tel un zombi pernicieux et voyeur avait pour effet d'ajourner le zay³.

Après le décès du sieur Prunes, son héritier désigna ma mère ainsi qu'un autre nègre pour aller un jour par semaine au bourg se former auprès de ce curé, en vue d'instruire les Noirs de l'habitation à la chose religieuse. Mais comme elle esquivait les assiduités du curé *kon djab pè dlô bénit*⁴, malgré tout le dévouement qu'elle montra pour l'instruction des autres nègres, celui-ci se mit à raconter partout qu'elle était une pute des hérétiques. Il prétendait aussi que son acte d'affranchissement n'était pas conforme aux lois du royaume de France. Du coup, la bonne entente du curé et de l'héritier Prunes tourna au vinaigre, et l'homme d'église émit publiquement des doutes sur l'orthodoxie des croyances de ce dernier.

— Je n'ai pas une assez grande cage pour capturer ce gibier-là, grommelait-il.

Mais que voulait-il en faire, de ce gibier ?

En tout cas, pour ce qui est de l'anthropophagie, mon sentiment est que les hommes blancs ne sont pas des gastronomes.

3 – Courtise, épousailles.

4 – Comme le diable qui décampe à la vue de l'eau bénite.

Lorsque j'avais sept ans, ma mère et moi habitions une case près du fort de La Trinité, aussi qu'une au Fonds-Giraumont, à Sainte-Marie.

Ce fort était, disait-on, inutile. Le lieutenant du roi Nadeau du Treil, un homme élégant qui avait tout d'un trafiquant, l'avait fait construire sans la moindre autorisation du gouverneur. La Martinique était en ce temps-là en grand besoin de bêtes à cornes, de chevaux et de mulets pour les sucreries, et le Fonds-Giraumont était devenu le foyer du commerce clandestin avec la terre ferme. Nadeau du Treil traitait avec des capitaines américains et anglais sans se soucier des interdictions du traité d'Utrecht et Séville. En principe, les Anglais devaient se contenter d'envoyer chaque année en Amérique un seul vaisseau chargé de marchandises. Il n'en paraissait qu'un, en effet, mais il était suivi de cinq ou six autres qui regarnissaient discrètement la cargaison de nuit à mesure que celle-ci était déchargée de jour.

Les Espagnols, qui soupçonnent toujours les Anglais de faire du commerce illicite, saisirent le vaisseau d'un nommé Jenkins. Ils mirent l'équipage aux fers, coupèrent les oreilles au capitaine et lui fendirent le nez. Celui-ci trouva le moyen de se rendre à Londres, d'entrer au Parlement et d'y raconter son aventure. « Messieurs, dit-il en conclusion, quand je me vis ainsi mutilé et menacé, j'attendis la mort en recommandant mon âme à Dieu et ma vengeance à ma patrie. » L'Assemblée fut indignée de ce récit, et sur la porte de la Chambre des Communes, un anonyme écrivit ces mots : « La mer libre ou la guerre. » Les deux nations ne tardèrent pas à prendre les armes, mais ce ne fut qu'un coup d'épée dans l'eau. En fait, l'Espagne n'avait officiellement aucun intérêt à la conquête des îles. Depuis le siècle dernier, on prétendait que l'acquisition du Nouveau Monde avait plongé l'Espagne dans un état d'indigence : on y travaillait, disait-on, à rétablir la manufacture et le commerce avec la terre ferme.

À l'époque, maman s'occupait de l'approvisionnement et de la cuisine pour les marins étrangers. Elle faisait aussi du petit commerce entre les habitations malgré les interdictions. Avec audace, elle allait même jusqu'à vendre ses légumes au fort de La Trinité, à l'épouse du lieutenant du roi ! Elles parlaient toutes les deux. Mme Nadeau du Treil appréciait Éva, elle se rendait compte que celle-ci était une femme de caractère et qui ne manquait pas d'ambition. Maman lui avait confié qu'elle rêvait de vivre à Caracas, dans un de ces immenses ranchs où l'on élève des centaines de chevaux. Elle avait entendu parler de ces ranchs lors d'échanges avec les équipages des vaisseaux qui fournissaient l'île en chevaux et en mulets.

Pour la petite histoire, le lieutenant du roi Nadeau du Treil était un *macro*⁵ invétéré. Le karma extérieur de ma mère l'excitait, elle attisait le feu en lui – ce qui n'était pas sans mettre quelque désordre dans le ménage Nadeau. Or, il se trouva qu'un certain capitaine Issac Richard de New York cherchait un cuisinier en remplacement de celui de son bord. Ma mère lui fut recommandée par le couple Nadeau du Treil.

Si elle acceptait, elle aurait trente-deux bouches à contenter chaque jour, et moi, du haut de mes sept ans, je serais son aide.

Elle accepta, enchantée à la perspective de découvrir New York, la ville la plus célèbre des Amériques – quand bien même les gentils Européens avaient déjà tout bouleversé au nom de Dieu et du roi et foulé aux pieds l'avenir du continent en le colonisant. Mais pas question pour elle de faire le *mangé cochon*⁶ que l'on consommait habituellement sur les navires ! Elle fit provision d'aromates – cannelle, bois d'inde, coriandre des savanes, écorce d'orange, muscade, citronnelle, gros thym et rhum arrangé – les ingrédients d'une cuisine de chef, puis elle persuada le capitaine

5 – Cavaleur ; homme porté sur les femmes.

6 – Repas sans goût, infect.

Richard de faire l'acquisition de deux nouvelles petites chaudières et réorganisa la cuisine du bord. Visiblement, le capitaine n'était pas peu surpris de l'aplomb de cette superbe négresse, comme si elle était plus qu'une femme, plus qu'une affranchie que le sieur Prunes avait usinée pour demain !

Quand le bruit courut que la pute des hérétiques et son fils faisaient partie de l'équipage de ce navire étranger, un acte illégal au vu des lois du royaume, le curé Martel de Basse-Pointe s'empressa d'aller le dénoncer auprès du lieutenant du roi, mais Nadeau du Treil fit mine d'ignorer l'affaire.

Donc, un jour du mois d'août de l'année 1747, le 13, ma mère et moi embarquâmes sur le navire, et elle prépara son premier repas deux heures avant l'appareillage : des haricots rouges au lard qu'elle avait fait précuire préalablement avec des feuilles de coriandre des savanes que les chrétiens appellent chardon béni – un drôle de nom pour une plante qui supprime les flatulences et la mauvaise haleine après la consommation des haricots secs... Le capitaine fut emballé par cette cuisine savoureuse, et bientôt, n'en déplaise au petit curé, il éleva sans limite le grade d'Éva à celui de déesse des hérétiques.

Dans le canal de la Dominique, nous croisâmes un navire corsaire de la ville de Saint-Pierre qui avait arraisonné un vaisseau et avait à son bord cent soixante Écossais destinés à être vendus comme esclaves aux îles.

C'était la première fois que je touchais des yeux un navire corsaire. Quand il s'approcha de nous, j'eus la peur au ventre. Mais, à ma grande surprise, les hommes n'arboraient pas d'attitude belliqueuse ni de dents tranchantes affamées de chair. Leur capitaine proposa simplement au nôtre de lui vendre des Écossais aux prix d'esclaves noirs.

Ce n'est pas toujours aisé de monter un équipage depuis la Martinique. L'institution des navires corsaires nuit en effet au recrutement des soldats. Cela s'explique quand on connaît la suite :

les matelots recrutés sont trop turbulents, la plupart ne tardent pas à désertter, préférant se faire eux aussi corsaires que prendre les armes contre ceux qui risqueraient de les réduire en esclavage. Ils ont le goût de l'aventure chevillé au corps, comme ma mère qui, depuis son affranchissement, nous a fait séjourner au Quartier du Marin, au Simon, au Fonds-Giraumont, à La Trinité, et de là nous a fait prendre la mer pour aller explorer la terre ferme !

Le capitaine Issac Richard ne fut pas intéressé par le marché. Il informa le corsaire que le gouvernement de la Martinique avait grand besoin d'effectifs pour ses compagnies et pour sa milice, et l'on se quitta poliment.

Je ne suis qu'un modeste missionnaire de l'ordre des capucins. Mon nom s'est usé en même temps que mes prétentions et mes illusions sur la pureté de notre mission. J'ai fréquenté les navires négriers, et ma foi dans le clergé catholique a plus d'une fois chancelé. Lorsqu'une religion est le support d'une quelconque gouvernance politique ou économique, elle finit par devenir une prostituée qui s'arrange ou se déguise aux souhaits de sa clientèle. Dans l'histoire récente, la religion du roi a tellement malmené l'Europe que ses enfants sont aujourd'hui en grave déni du sacré.

Les malheurs des peuples d'Afrique provoquent mes soupirs et attisent en moi la honte d'être établi, même modestement, en sauveur du monde païen. En revanche, je crois fermement que Dieu a racheté par le sang de son fils les âmes de toutes parentés, langues et nations, et que si nombre de ses enfants sont voués pour un temps plus ou moins long à l'esclavage par la cruauté des hommes, certains d'entre eux peuvent obtenir dès ici-bas, par la grâce divine, la glorieuse liberté d'enfants de Dieu. Ils sont aussi

rachetés de l'esclavage par celui qui amène les âmes captives à son obéissance. C'est cette heureuse délivrance qu'annoncent, me semble-t-il, ces mots de l'Écriture :

L'Éthiopien étendra bientôt ses mains vers le Seigneur. Chantez au Seigneur, vous, royaumes de la terre. Oh, chantez tous les louanges du Seigneur !

À mon arrivée en Martinique, j'ai assuré pendant quelques années le ministère de la paroisse du quartier de Basse-Pointe, où l'on m'avait confié la succession du dominicain Guillaume Martel, un curé intransigeant que rien n'avait jamais pu résoudre à ouvrir son église au culte anglican, dont il dénonçait l'hérésie haut et fort.

C'était une paroisse très animée. Il y avait onze grandes sucreries, dont certaines ne comptaient pas moins de deux cents esclaves. Le bourg était encadré par les habitations Prunes et Hériché. L'église était maçonnée, signe de son importance, et elle faisait le plein tous les dimanches. On m'a raconté que mon prédécesseur confessait à partir de 4 heures du matin pour célébrer la messe dominicale à 9 heures. Il y avait un sermon pour les Blancs, puis, de 11 heures jusqu'après midi, l'instruction religieuse pour les nègres et créoles. Après une interruption pour le repas, le curé Martel était de nouveau à pied d'œuvre à 14 heures pour les vêpres et le chapelet, suivis du catéchisme pour un grand nombre de nègres non encore baptisés. Il faut dire que cette presse extraordinaire était l'effet d'un recours répété à la menace du courroux divin, ce qui n'est guère dans ma nature. Pour sonder les âmes et les accompagner dans la découverte de Dieu, j'ai abandonné dès longtemps ce mode de persuasion qu'applique notre congrégation...

Je résidais près de l'habitation du sieur Prunes le jeune, dans le voisinage de la mer du Nord. Non loin de chez moi, le petit port du quartier du Marigot connaissait deux à trois fois l'an une

grande agitation pour la vente de mulets en provenance des colonies espagnoles d'Amérique et d'Afrique du Nord, via le port de Cadix. Le capitaine du trois-mâts le *Lys*, un certain M. Brown, était le principal acteur de cette agitation commerciale. Je voyais régulièrement son épouse et ses deux filles à la messe dominicale, mais lui-même y paraissait rarement, même aux grandes solennités. Je me suis toujours interrogé sur sa croyance. Cet homme qui s'exprimait aussi bien en anglais qu'en français communiquait peu. J'avais entendu dire qu'il possédait la monture la plus prestigieuse de l'île : un pur-sang arabe noir comme ceux que montent certains princes des pays d'Europe. À part cela, je ne savais pas grand-chose sur lui. Quelquefois, n'est-ce pas, il est indiqué de ne pas connaître de trop près les hommes de mer, de peur de déranger durant leurs rares moments de repos l'équilibre d'une âme éprouvée...

Je fus donc assez surpris quand ce capitaine vint me voir pour m'entretenir d'un jeune marin nègre qu'il avait à son service depuis cinq années.

— C'est, me dit-il, un jeune homme intelligent et un bon domestique qui a fait excellente impression à New York, à Newport et dans d'autres ports. Il a un grand désir de recevoir le baptême. Je lui ai promis de vous demander cette faveur pour lui si vous ne voyez pas d'inconvénient à la lui accorder.

— Connaît-il quelque chose des principes de la religion chrétienne ?

— Certainement, monsieur. Il entretient souvent ses camarades d'équipage sur ce sujet, et il souffre avec beaucoup de patience les railleries que ses discours lui attirent.

— Êtes-vous satisfait de son service ?

— Oui, monsieur. J'ai toujours trouvé ce jeune homme honnête et soumis, soit à bord de mon vaisseau, soit dans ma demeure.

— A-t-il toujours été tel vous le dépeignez ?

Le capitaine du *Lys* haussa les épaules en riant.

— Non, pas exactement. Dans les premiers temps que je l'avais à mon service, il était mutin, dragueur, et j'ai la presque certitude qu'il a été plusieurs fois père en terre espagnole. Mais depuis, en terre américaine, il a absolument changé.

— Eh bien, monsieur, je serai heureux de le voir. Je pense qu'il sera nécessaire que je lui fasse un cours d'instruction religieuse et que je l'examine. Dans cet intervalle, je pourrai mieux juger s'il est digne d'être admis au saint baptême. Sait-il lire ?

— Oui. Aux dires de ma domestique, il est capable de rendre passablement compte d'un chapitre de la bible en anglais. Il a plus de peine pour ce qui est du français, mais il parle le français et l'anglais mieux que la plupart de nos marins.

— Tout cela est très bien. Voulez-vous me l'envoyer demain après-midi ?

Le capitaine du *Lys* hocha la tête, se leva et me serra la main.

— Joseph sera chez vous sur les 4 heures, et vous verrez ce que vous pourrez faire de lui. Merci infiniment, monsieur.

Après cette promesse, il prit congé de moi, me laissant pensif.

Le parcours de ce jeune homme excitait ma curiosité : comment ce nègre avait-il pu acquérir cette Bible française ? Et la bible anglaise, n'était-ce pas celle des protestants qui s'opposent aux idées du roi ?

En tout cas, j'étais bien aise de l'occasion qui se présentait de l'instruire.

Mon nouveau disciple nègre arriva à l'heure convenue. C'était un jeune homme de très bonne tournure, d'une physionomie vive et agréable.

Je le fis asseoir.

— Eh bien, Joseph, lui dis-je, votre maître m'a appris que vous désirez avoir avec moi une conversation touchant le baptême des chrétiens ?

— Oui, monsieur, je désire infiniment être chrétien, répondit-il.

— Pourquoi avez-vous ce désir ?

— Parce que je sais que les chrétiens vont au ciel quand ils meurent.

— Y a-t-il longtemps que vous avez ce désir ?

— Depuis que j'ai entendu un bon ministre prêcher en Amérique, il y a quelque temps.

— Où êtes-vous né ?

— Ici, à la Martinique. J'étais très petit quand ma mère et moi avons pris la mer pour New York et Newport.

— Vous étiez des fugitifs ?

— Oh non ! Nous sommes partis par opportunité, avec la bienveillance du lieutenant du quartier de La Trinité, je me rappelle.

— Vous n'avez jamais été esclave ?

Le jeune homme eut un geste évasif.

— Hélas, je ne sais pas tout de mon histoire sur cette terre.

Visiblement, il ne m'en dirait pas plus sur le sujet. Peut-être ses parents avaient-ils été employés comme marins esclaves sur un des navires corsaires des négociants de la ville de Saint-Pierre ? À l'époque, la caisse de la colonie étant vide, l'intendant M. Ronché avait contracté un emprunt auprès de ces négociants. Ceux-ci avaient gracieusement participé à l'opération, mais en retour ils utilisaient volontiers des nègres pour l'armement des corsaires.

— Était-ce un navire de Saint-Pierre ? m'enquis-je.

— Non, monsieur. À ma connaissance, le capitaine Issac Richard n'était pas un négociant d'ici. Il parlait une autre langue que nous, son navire de commerce était équipé de marins blancs aux mœurs pudiques, il y en avait apparemment de plusieurs pays. Ces marins n'étaient nullement étonnés de notre présence sur ce navire, comme si eux-mêmes venaient d'Afrique. Certains disaient que Dieu est dans tout ce qui bouge, d'autres disaient que Jésus est mort et a été remplacé par le Prophète, et d'autres avaient de longs colliers avec des billes qu'ils ne se lassaient pas de manipuler. Ma mère me disait que chaque bille racontait une belle histoire qui